

PROLOGUE

Le Docteur Cauvide essayait de trouver un endroit pour poser son ordonnancier pendant que la mère Michelin poursuivait son monologue. Il finit par trouver un bout de toile cirée pas trop sale sur la table de la cuisine. D'un revers de main, il en chassa quelques miettes de brioche et se retrouva avec la manche toute poissée de confiture. Gourmand et ne sachant pas trop quoi faire, il lécha. C'était de la fraise. Si sa femme l'avait vu, elle qui le tarabustait sans arrêt à cause de son diabète !

— Hein qu'elle est bonne ma confiture, Docteur ? C'est toujours moi qui la fais, comme ça je sais ce qui y'a dedans. Vous savez comment qu'on reconnaît la vraie confiture, Docteur ? C'est quand y'a de la moisissure sul'dessus. Si y'en a point, c'est q'c'est d'la confiture du commerce, où c'est qu'y'a ben pus d'sucre que d'fruit. Et avec plein d'produits chimiques, en plus ! C'est tout folâtré, c'qui nous vendent !

— Vous avez raison de manger naturel, Madame Michelin.

Cauvide n'était pas contrariant. Il avait même la fâcheuse habitude d'aller toujours dans le sens de ce que disaient les gens. C'était plus confortable intellectuellement. Et puis, à quoi bon parler aux murs ?

— C'est sûr ! En tout cas, c'est sûrement meilleur que ce qu'y donnent à manger aux Indochinois d'la poudrière.

— Les pauvres gens...

— Les pauv' gens ! Les pauvres gens ! Y disent qu'y zont froid et qu'y zont ren à s'mettre sul'cul. C'est-y des façons d'nous

r'mercier, ça ? S'ils sont pas contents, y zont qu'à r'tourner chez eux. C'est en tout cas pas moi qui vas les ret'nir.

– Oui mais, justement, ils ont été chassés de chez eux...

– Ah ben, y zavaient qu'à pas faire des conneries, non plus !

– Ils avaient peur des communistes...

– Et alors ? Nous aussi, on en a des communisses. C'est pas pour ça qu'on va fout'le camp ! J't'en ficherais, moi, des communisses... on en a eu une ici pendant deux mois. On l'a foutue à la porte.

– C'est vrai que votre mari les avait combattus, je crois ?

– Lesquels ? Ceux d'Indochine ou ben les nôtres ? De toute façon, le Louis, il les aimait pas plus blancs que jaunes. Y disait même qu'y en avait plus de bons chez les jaunes. Y disait aussi que fallait pas les mélanger pasque si on les mélange, on n'a plus que du jaune ! Il aimait bien rigoler, mon Louis...

– C'est vrai. Et il ne devait pas parler beaucoup, pourtant.

– Ah ça non ! J'ai jamais ben su c'qu'il a pu bricoler en Indochine, l'animal. Sûrement du vilain, vu qu'il en parlait qu'au bistrot. Vous avez vu toutes ces médailles ? J'les garde sous une cloche de verre sur ma ch'minée, avec sa photo en costume de soldat, en souv'nir.

– C'est sa façon de rester avec vous...

– Dame p'tête ben... mais j'l'aimais mieux en vrai quand même. C'est comme ces carnets qu'il a ram'nés. J'pense jamais à les foutre en l'air.

– Des carnets ?

– Ben oui, des carnets. J'en ai une pleine boîte à gâteaux. Y'en a qui sont à moitié brûlés. Je m'demande pourquoi que j'garde ces cochonneries, d'ailleurs.

– Ce sont sûrement des souvenirs...

– Des souvenirs... des souvenirs... il en a pus besoin, maintenant qu'il est mort ! Et puis c'est point son écriture.

La boîte en fer blanc

— Oui, mais ce serait dommage. Ils ont peut-être une valeur historique, ces carnets.

— Ben si vous pensez qu’y zont d’la valeur, j’vous les donne. Rien qu’pour vos beaux yeux !

— Ma femme va être jalouse...

— Elle aurait ben raison !

— Voilà votre ordonnance. Je vous en ai mis pour trois mois.

— Vous avez ben mis ceux pour dormir ? Et pour mes douleurs ?

— Oui, oui. Au revoir Madame Michelin.

— Au revoir, Docteur. En traversant la cour, faites attention à point marcher dans la merde de poule, avec vos belles chaussures !

Cauvide se retrouva avec, dans sa main droite, la poignée de sa sacoche, sous son bras droit, une boîte en fer blanc rouillée et remplie de petits carnets à spirale, et dans sa main gauche, un pot de confiture à la fraise faite maison.

Pour ouvrir sa portière, il posa le pot de confiture par terre. L’opération réussie, il le cacha sous son siège. Il en mangerait un petit peu chaque jour... il salivait déjà à la perspective d’une douce transgression : le plaisir ineffable de plonger son doigt secrètement dans ce délice sucré et interdit par son régime.

Les carnets, qu’il sortit chez lui, étaient plus ou moins calcinés. L’écriture était minuscule, pleine de ratures et de surcharges. Certains avaient des pages totalement brûlées, d’autres avaient été très abîmés par l’humidité. Il soupira.

Qu’allait-il faire de ça maintenant ? Il prit un des carnets et ce qu’il découvrit le passionna aussitôt. C’était apparemment le journal intime d’un légionnaire. Et le texte fourmillait de détails intéressants sur la guerre d’Indochine. Cauvide, qui lisait surtout des romans historiques, vit là l’occasion de s’essayer à restituer une mémoire. Par respect, il s’efforça aussi de ne rapporter que

René Saulet

ce qui n'était pas trop intime. Il tâcha surtout de remettre de l'ordre dans tous ces documents abîmés par le feu et le temps écoulé.

Il commença par l'un d'entre eux, qui était curieusement intact. Son écriture n'était ni délavée, ni roussie par le feu. Il débutait comme le brouillon d'une lettre qui avait peut-être été envoyée.

JOURNAL DU SERGENT

« Petit Poussin, ma chérie,

Puisque tu ne me réponds pas, je suis bien obligé d'admettre que tout ce que je t'envoie c'est pour rien... Alors, je vais écrire mon journal, car l'heure de ma mort est peut-être proche. C'est triste de n'avoir que soi-même pour se confier... j'écrirai tout ce qui m'arrive, jour après jour, et surtout nuit après nuit, dans ce pays qui est le tien et dont j'aurais tant voulu qu'il fût le nôtre. Ainsi, en remplissant ces carnets, le temps qui passe entre les combats me paraîtra moins long, moins dur, moins insupportable.

Mais, surtout, je formule un vœu tout à fait irréaliste. Je voudrais qu'on retrouve mes carnets intacts quand je serai mort, et qu'on te les apporte pour que tu te rendes compte à quel point je t'aurais aimée malgré le destin qui nous a séparés. Je voudrais aussi que nos fils les lisent, nos fils qui n'auront pas eu le temps d'avoir un père. Je suis torturé à l'idée de leur avenir, pauvres petits métis qui auront bien du mal à s'intégrer quel que soit le résultat de cette guerre.

Car je sais, et j'ai peur de mourir si près de vous, sans vous avoir revus, sans même avoir reçu la moindre de vos nouvelles.

Alors, à quoi bon insister ? En six mois, j'ai dû t'envoyer plus de cinquante lettres où je te disais juste ce qui m'étais permis de te dire, c'est-à-dire à peu près rien. Car la censure militaire est là, représentée par des hommes sans états d'âme. Bien sûr, je n'aurais trahi aucun secret sur notre situation et nos combats, mais tu sais comment sont les hommes en général... je ne voulais pas

qu'ils lisent tous les mots d'amour que je voulais inventer pour toi. Je sais bien que c'est ridicule, qu'ils en voient beaucoup et que ça ne leur fait ni chaud ni froid. Mais les mots d'amour c'est secret. Sinon, ce ne sont plus des mots d'amour.

La pluie, l'eau des rivières et des rizières, ma sueur ont trempé ta photo. Un jour, même, il y aura du sang dessus, parce qu'elle est toujours sur moi. Et ton sourire que j'aime tant disparaîtra en même temps que se brouillera le souvenir que je garde de ton visage. Je sens déjà que tu n'es déjà plus qu'une image figée dans le temps, et ça me fait peur, ça me fait tellement mal...

Dans mes premières lettres, je te disais d'aller voir le père Léveillé pour qu'il t'en fasse la lecture. Ne ris pas : je suis si bête que je n'ai pas pensé que tu ne savais pas lire le français et qu'ainsi tu ne pouvais pas savoir... mais je suis un peu surpris que tu n'y aies pas pensé toi-même. Peut-être as-tu rangé tout mon courrier dans une boîte, ou dans un placard, en attendant mon retour. Peut-être t'es-tu contentée de savoir que je pensais à toi tous les jours. Je prie pour que ce soit ça la bonne raison, mon Poussin.

Et puis, tu ne sais pas où me joindre. Les militaires ne te le diront pas pour plusieurs raisons, et notamment parce que tu es une indigène. Et c'est là que je regrette de ne pas t'avoir épousée. Tu ne sauras jamais à quel point je le regrette... est-ce que mes enfants me pardonneront un jour cette impardonnable négligence ?

Je pensais que je n'étais pas « prêt ». Tout le monde, d'ailleurs, me le disait, mes copains, mes supérieurs. « Un soldat de la Légion appartient d'abord à la Patrie », disait mon commandant. Mes parents, eux, ne disaient rien, et je ne sais pas ce qu'ils en pensaient. C'est parce qu'ils ne te connaissaient pas.

Comme j'ai été stupide de ne pas écouter mon cœur ! Je t'avais dit : « Après la guerre ». Et le temps est passé. Voilà plus

La boîte en fer blanc

de cinq ans qu'elle dure cette guerre. Plus de cinq ans merveilleux où j'ai tant et si souvent eu envie de toi que nous avons eu, ensemble, deux beaux garçons. C'était une félicité que je n'imaginai pas voir cesser. Je sais qu'eux resteront toujours auprès de toi, qu'ils ne te trahiront pas, comme j'ai moi-même l'impression de le faire.

Cela fait six mois que nous nous sommes quittés. Avant de monter dans le camion qui m'emmenait, je n'ai pas osé te prendre dans mes bras, te serrer bien fort, t'embrasser... parce que, dans ton pays, ces choses-là ne se font pas dans la rue. Et aussi parce que les camarades se seraient moqués de moi, eux qui considèrent tes sœurs comme des filles de rien, avec qui ils couchent (ils emploient un autre mot) avant de les laisser tomber. Suis-je normal ? Ai-je le droit d'aimer un petit Poussin comme toi qui m'auras donné tant de bonheur ? Je porte ce regret comme un poids douloureux dans ma poitrine. Aucune blessure physique ne me ferait plus mal.

Tout à mon émotion, tout au chagrin qui m'étranglait, j'ai alors oublié de te dire une chose importante, même si elle est bassement matérielle. Et c'est parce que six mois sont passés que j'y repense maintenant. Tu vas bientôt manquer d'argent... et le Chinois, je le sais, ne voudra pas te faire crédit. Je suis sûr que tu tiendras le plus longtemps possible pour les garçons et parce que tu as toujours été économe et sérieuse. Mais ce que j'ai oublié de te dire, c'est que j'ai donné six mille piastres à ta maman. Pour « voir venir », comme on dit. C'est le montant de six mois de loyer.

Je t'aime, mon Poussin. Je t'aimerai toujours, jusque dans l'au-delà qui m'attend. Dis aux garçons que je les aime, sinon ils pourraient croire que je les ai abandonnés. »

(pages brûlées)

Table des matières

PROLOGUE.....	7
JOURNAL DU SERGENT.....	11
L'ESPOIR DE XUYEN.....	21
JOURNAL DU SERGENT.....	29
LA FAMILLE DE XUYEN.....	33
MISES AU POINT.....	45
JOURNAL DU SERGENT.....	61
L'ERRANCE DE XUYEN.....	65
JOURNAL DU SERGENT.....	71
AUX PORTES DE L'ORPHELINAT.....	79
JOURNAL DU SERGENT.....	93
LES RELIGIEUSES.....	101
JOURNAL DU SERGENT.....	111
LES QUESTIONS DU DOCTEUR CAUVIDE.....	119
MICHELIN ENQUÊTE.....	125
LES ADIEUX.....	129
LE GRAND VOYAGE.....	141
PREMIER CAMP.....	155
LE CHAF.....	167
LA MANIFESTATION.....	201
LE DERNIER VOYAGE.....	211
ÉPILOGUE.....	241